

Deux nouvelles inédites de Jean Muno

ISABELLE MOREELS

Universidad de Extremadura

«La tentation est forte de s'accommoder de l'écart,
de s'y complaire, de le creuser.» Jean Muno¹

Voici, découvertes dans les archives de la veuve de l'écrivain, deux nouvelles inédites de Jean Muno². Connaissant le soin minutieux apporté par cet auteur belge de langue française à la rédaction de ses oeuvres, puisqu'il ne se lassait jamais de remettre sur le métier des textes pourtant déjà édités avec succès, nous avons quelque peu hésité avant d'envisager la publication de ces deux nouvelles. En effet, nous ignorons pour quelles raisons ces manuscrits se sont trouvés relégués au fond d'un tiroir alors que J. Muno n'a cessé de publier de nombreuses nouvelles, en recueils autonomes ou dans des revues, et ce, depuis ses débuts littéraires -son premier texte édité, en 1953, «Le facteur et le papillon»³, appartient à cette catégorie littéraire-, jusqu'au moment de sa mort, en 1988, année qui voit la parution de «Monsieur Lucas»⁴. Peut-être l'écrivain avait-il destiné les deux textes en question à des projets éditoriaux qui n'ont pas vu le jour⁵ ? Ou ne les estima-t-il pas dignes d'être publiés par la suite ? En tout cas, il ne devait pas les considérer comme dénués de valeur car il ne les avait pas rangés avec d'autres nouvelles inédites qualifiées de sa main de «divers essais plus ou moins ratés».

¹ In Miguël, André & Wouters, Liliane : *Terre d'écart. Écrivains français de Belgique*, Bruxelles, éd. Universitaires, 1980, p. 319.

² Que Madame Muno trouve ici l'expression de toute ma gratitude, pour la confiance qu'elle m'a témoignée en me permettant de consulter librement ses archives personnelles concernant l'oeuvre de son défunt mari.

³ Muno, J. : «Le facteur et le papillon» in *Marginales*, n° 32, Bruxelles, 1953, pp. 31-45.

⁴ Muno, J. : «Monsieur Lucas» in *Leitmotiv*, n° 1, Bruxelles, 1988, pp. 42-43.

⁵ Tel fut le cas, par exemple, du texte «Une rencontre du troisième type» que J. Muno avait rédigé, à la demande de ses promoteurs, pour la revue *T'as pas l'oeil*, qui en fin de compte resta à l'état d'ébauche. Ce témoignage d'une rencontre avec les détenus de la prison d'Arlon ne fut finalement publié qu'après la disparition de l'écrivain, dans le volume collectif dédié à sa mémoire (Sous la direction de Robert Frickx: *Jean Muno: 1924-1988*, Lausanne, L'Âge d'Homme, Le groupe du roman, Cahier 23, 1989, pp. 131-133).

Parmi d'autres manuscrits oubliés du nouvelliste, notre choix s'est porté sur ceux intitulés «Le projet» et «Série Noire» car ils correspondent à deux versants de l'oeuvre munolienne. Par ailleurs, la qualité de ces textes nous a paru autoriser leur publication sans trahir leur auteur, même si le lecteur doit rester conscient que J. Muno ne jugeait peut-être pas ces versions définitives et y aurait probablement apporté des modifications. Pour notre part, nous nous sommes contentée de recopier les manuscrits sans rien y ajouter d'autre que de rares signes de ponctuation qui nous semblaient indispensables pour la bonne compréhension des récits.

Bien qu'elles ne soient pas datées, nous pouvons nous rendre compte, à cause des motifs thématiques et de certains traits stylistiques, que ces nouvelles appartiennent à des périodes différentes de l'activité créatrice de J. Muno. Il est aussi intéressant de souligner que le choix des noms des protagonistes, significatif dans l'oeuvre munolienne, constitue un autre point de repère chronologique non négligeable. Ainsi, «Le projet» a-t-il sans doute été rédigé au début de la carrière littéraire de l'écrivain parce qu'il met en scène un certain Jean-Marie Bondieu, dont le nom est identique à celui du personnage principal des deux premiers romans de l'auteur, *Le Baptême de la ligne* ou *Le Hanneton dans l'encrier* et *Saint-Bedon*, publiés respectivement en 1955 et 1958⁶. Ensuite, nous retrouvons un Jean-Marie dans des nouvelles de 1961 («Soirée nécromantique»⁷) et 1963 («Le Banc»⁸) alors que ce prénom n'apparaîtra plus dans la suite de l'oeuvre⁹. Quant au protagoniste de «Série Noire», Manderley, il porte le même nom que le personnage principal du «Gant de volupté», nouvelle fantastique publiée en 1979¹⁰, c'est-à-dire pendant la période que nous pouvons considérer comme la deuxième étape de la production littéraire du romancier nouvelliste, après la parution de *Ripple-Marks*¹¹, récit formant la clé de voûte de l'oeuvre munolienne. Toutefois, remarquons que, à la différence des personnages qui portent le nom de Jean-Marie, peu d'éléments rapprochent ces deux derniers protagonistes homonymes, si ce n'est leur goût commun pour les promenades sur la digue en bord de mer.

⁶ Muno, J. : *Le baptême de la ligne* ou *Le Hanneton dans l'encrier*, Bruxelles, Georges Houyoux éditeur, Éditions des Artistes, 1955 et *Saint-Bedon* in Audace, vol. 22, s. d. (1958) ; rééd. : Bruxelles, Le rond-point, Paris, La nef de Paris, 1959 & Bruxelles, Bernard Gilson, 1998.

⁷ Muno, J. : «Soirée nécromantique» in *Marginales*, n° 76, Bruxelles, 1961, pp. 12-21.

⁸ Muno, J. : «Le Banc» in *Audace*, n° 1, Bruxelles, avril 1963, pp. 201-204.

⁹ Ajoutons, toutefois, que J. Muno baptisera encore de ce prénom le protagoniste d'une nouvelle intitulée «Un poing, c'est tout», parue dans son recueil *Entre les lignes* (Muno, J. : *Entre les lignes*, Bruxelles, Paul Legrain, 1983, pp. 43-44), mais ce volume comporte d'autres textes écrits antérieurement et réunis pour l'édition de 1983.

¹⁰ Muno, J. : «Le gant de volupté» in *Histoires singulières*, Bruxelles, éd. Jacques Antoine, Collection Écrits du Nord n° 2, 1979, pp. 13-29 ; rééd. notamment in Muno, J. : *Oeuvres choisies*, Tournai, La Renaissance du Livre, Les Maîtres de l'Imaginaire, 2001.

¹¹ Muno, J. : *Ripple-Marks*, Bruxelles, éd. Jacques Antoine, 1976 ; rééd. : Lausanne, L'Âge d'Homme, 1986.

Dans la nouvelle «Le projet», le pauvre Jean-Marie Bondieu essaye vainement de s'arracher à une vie enlisée dans la grisaille routinière, grâce au rêve petit-bourgeois d'acquisition d'une voiture. À cause de la tromperie de sa femme, le protagoniste doit revenir au *train-train quotidien* -et l'expression retrouve ici tout son poids étymologique puisque le personnage, dépourvu de l'automobile imaginée, retrouve le train de ses déplacements journaliers et sa banquette habituelle aux côtés de «la dame aux cheveux gris». Le lecteur ne peut mettre en doute le rôle symbolique de cette «dame-qui-tricote» dont la mention récurrente scande la narration, comme s'il s'agissait de la transposition de la deuxième des trois Moires, chargée, selon la mythologie grecque, de tourner le fuseau pour enrouler le fil de l'existence des humains¹². Le «terne vêtement» «sans couleurs» que cette passagère anonyme tricote imperturbablement évoque la trame de cette morne vie monotone à laquelle le protagoniste de la nouvelle a cru pouvoir échapper, tel un malheureux insecte qui essayerait de se dégager des fils de la toile d'araignée dans laquelle il s'est empêtré mais dont il reste encore plus certainement prisonnier après s'être débattu, et c'est ce que nous montre cette image immuable de la tricoteuse qui clôt le texte¹³. Nous comprenons dès lors le clin d'oeil du prénom composé du personnage principal car, comme ses homonymes de l'oeuvre munolienne, voici Jean *marri* : désolé et fâché de voir avorter sa modeste tentative de fuite¹⁴.

Le thème du *petit homme seul* qui tente désespérément de soulever la chape des habitudes face à une société aux valeurs dérisoires -Jean-Marie nous avoue la vacuité de ses dimanches parce que, nous dit-il dans un hypallage ironique, «je ne vais pas à l'église, je ne crois pas au football»- constitue le noyau de l'oeuvre de J. Muno dès ses premières narrations¹⁵. Dans «Le projet», le protagoniste se sent encore mené par une

¹² Ce personnage de la tricoteuse, porteur du sens métaphorique de l'écoulement monotone de l'existence humaine, n'est pas unique dans l'oeuvre de J. Muno. Nous l'avons aussi repéré dans *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* (Bruxelles, éd. Jacques Antoine (Écrits du Nord n° 7), 1982 ; rééd. : Bruxelles, Société de commercialisation des éditions Jacques Antoine, 1986 et Bruxelles, Labor, Espace Nord, 1996) et, avec une note d'humour érotique, dans la nouvelle «Le tricoteuse» (in *Entre les lignes : op. cit.*, pp. 129-131).

¹³ Nous pourrions choisir d'identifier ce personnage de la tricoteuse avec une autre figure mythologique emblématique, celle de Pénélope, qui, elle aussi, tissait infatigablement, jour après jour, un linceul secrètement défait chaque nuit. Mais l'image paradoxale de l'espoir impérissable, représentée par cette fidèle épouse laisserait, à la dernière ligne du texte, une ouverture optimiste par rapport à la profonde désillusion du protagoniste.

¹⁴ Soulignons le goût de J. Muno pour les jeux onomastiques. Nous en trouvons un autre exemple, dans cette même nouvelle, avec le personnage de Monsieur Jules, dont Irma «n'a retenu que le rire gras», puisque, dans l'acception familière du substantif dérivé du prénom Jules, figure le sens d'*amant*. Quant au prénom d'Irma, il ne manque pas non plus de connotation au moment de la rédaction supposée de cette nouvelle, étant donné que la comédie musicale d'*Irma la Douce* est créée à Paris le 12 novembre 1956 et le film américain homonyme de Billy Wilder, qui s'en inspire, date de 1963.

¹⁵ La deuxième création de J. Muno, une pièce radiophonique diffusée en 1950 par l'I. N. R. (Institut National de Radiodiffusion de Belgique), s'intitule *Le petit homme seul*.

curiosité avide en quête d'autres horizons, enthousiasme qu'il veut partager avec autrui (sa femme, le narrateur). Mais il ne croit malheureusement pouvoir satisfaire cette soif de découvertes que grâce à un bien très matériel, une voiture, si bien que toute idée d'avenir s'effondre avec la disparition de son projet d'achat, doublée d'une déception sentimentale. En fait, Jean-Marie Bondieu annonce les Roquette, mis postérieurement en scène par J. Muno dans les nouvelles de *La Brèche*¹⁶, par exemple -ces petits-bourgeois dont les perspectives se réduiront encore davantage et qui deviendront de dérisoires marionnettes.

Le ton de «Série Noire» est bien différent et correspond à une approche plus originale dans l'oeuvre de J. Muno, puisqu'il s'agit d'un souriant pastiche parodique du roman policier à suspense¹⁷. La curiosité du lecteur aurait dû d'autant plus être tenue en haleine que l'écrivain projetait apparemment de publier cette nouvelle par épisodes dans un journal ou une revue, car à la fin de chaque partie numérotée figurait, dans le manuscrit, la note «La suite au prochain numéro». L'Alfa Grand Sport rouge de Manderley et son Luger cadrent évidemment mal avec l'atmosphère bon enfant de la station balnéaire où, précisément pour cette raison, le gangster supposé décide de se cacher. L'humour de l'écrivain affleure en maintes occasions pour brosser le portrait du protagoniste qui veut se faire passer pour un vacancier quelconque grâce à un chien de compagnie et à un attirail vestimentaire adapté, dont l'inscription *Browning Club* convient parfaitement au personnage habitué à manier le pistolet. Ponctuant discrètement la narration, nous reconnaissons les jeux lexicaux et phoniques chers à J. Muno depuis ses premières oeuvres et qui trouveront sans doute leur apogée dans les années 80, surtout avec *Histoire exécration d'un héros brabançon* et *Entre les lignes*. Ces traits visent à dérider le lecteur -tel ce calembour obtenu à partir du «sourire aurifié» d'un Manderley clairement horrifié-, mais permettent aussi de redonner du sens aux mots figés par l'usage -ainsi, habilement contextualisées, les expressions «droit au but» et «prendre le large» retrouvent leur profondeur sémantique.

Nombre de détails, non dénués de l'ironie typiquement munolienne, assurent l'ancrage belge de cette deuxième nouvelle, tant au niveau des particularités locales -gastronomiques (frites, gaufres liégeoises) ou autres (pratique du go-kart, course cycliste, etc.)-, qu'en ce qui concerne la toponymie correspondant rigoureusement à la

¹⁶ Muno, J. : *La Brèche*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, Collection «Nouvelles de poètes», 1973 ; rééd. in Muno, J. : *Oeuvres choisies* (op. cit.).

¹⁷ Soulignons que, dans d'autres nouvelles et par rapport à des genres différents, J. Muno a exercé une technique similaire inspirée du pastiche et chargée d'une bonne dose d'humour. Nous songeons, par exemple, à «La voix du sang» (*Histoires singulières -op. cit.-*, pp. 41-62) qui démystifie quelque peu la veine fantastique du vampirisme, ou à «Bande dessinée» (*Histoires singulières -op. cit.-*, pp. 123-138) qui revisite la science-fiction.

réalité¹⁸. Soulignons d'ailleurs que, pour accroître sans doute l'effet de pittoresque, l'auteur laisse même le nom de la bourgade Coxyde en néerlandais (Koksijde), alors qu'il utilise les noms français des localités flamandes de La Panne, Nieuport et Ostende. En outre, le nom du personnage Stanley n'est-il pas, lui aussi, une allusion plaisante à l'explorateur anglais qui participa à la naissance d'une des colonies africaines de la Belgique, en prenant possession de la rive gauche du fleuve Congo au nom du roi Léopold II ?¹⁹ Ces traits belges paraissent d'autant plus exotiques au protagoniste en quête de la frontière la plus proche, qu'il arrive de France, comme peut le deviner le lecteur d'après la succession des noms de stations balnéaires évoquées, qui partent du Sud de la côte belge (La Panne, première localité en bord de mer après la frontière française) en la remontant en direction d'Ostende (Coxyde, Nieuport, puis Westende où Manderley s'installe).

Le choix de la Belgique comme décor déclaré constitue un autre argument qui nous permet de confirmer la date de rédaction de «Série Noire» aux alentours de 1980. En effet, jusque-là, J. Muno avait situé ses narrations dans un cadre français ou belge assez vague, ainsi que nous avons pu nous en rendre compte dans «Le projet», où le seul indice de situation géographique dont nous disposons indique que «le pays est plat». Comme l'écrivain l'avoue à Jacques De Decker en 1982, il lui a fallu «un itinéraire» pour prendre conscience de son identité belge et du fait que son vécu s'en ressentait. Il décide dès lors de planter clairement ses décors fictionnels en Belgique, oubliant le préjugé subi au début de sa carrière littéraire -comme de nombreux écrivains compatriotes-, «pour atteindre à une certaine universalité, il fallait situer son roman en France ou nulle part»²⁰. Ce changement s'avère patent avec la publication d'*Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* (1982), roman que nous pouvons qualifier d'œuvre exemplaire

¹⁸ Il faut dire que, quoique bruxellois d'origine, J. Muno aimait beaucoup le bord de mer où il passait souvent ses vacances, et il affectionnait et connaissait particulièrement bien la côte belge qui a servi de décor, de manière voilée ou non, à nombre de ses textes (cf. Dusausoit, Yvan : *La mer du Nord, du Zoute à La Panne*, tome IV : *Les écrivains et l'imaginaire du lieu*, Bruxelles, Pré aux Sources, éd. Bernard Gilson, 1996, pp. 188-192). Ajoutons encore que l'écrivain possédait un appartement à Westende, là où décide de séjourner son protagoniste Manderley.

¹⁹ Connaissant la subtilité déjà soulignée de J. Muno quant au choix des noms, nous oserions même dire que le surnom du *Cobra Noir* n'est peut-être pas non plus innocent puisque le mouvement artistique international Cobra, dont les expositions collectives firent scandale, s'enracinait partiellement en Belgique -le nom du groupe correspond aux premières lettres des villes d'origine de ses fondateurs : Copenhague, Bruxelles, Amsterdam.

²⁰ Transcription personnelle d'un entretien-débat animé par Jacques De Decker et Edgard Benoot, le 26-5-1982 au Palais des Beaux Arts de Bruxelles, à l'occasion de la parution du roman *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* aux éditions Jacques Antoine (bande enregistrée disponible aux Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles).

de la belgitude²¹, paru après le surgissement d'un mouvement intellectuel important qui revendiquait l'affirmation de la spécificité belge, suite notamment aux déclarations de Pierre Mertens en 1976.

Un dernier indice enfin nous permet sans doute de préciser encore davantage la date de création de cette deuxième nouvelle en la retardant quelque peu. Il s'agit de la référence au match de football Belgique-Salvador qui captiva tant l'Europe. Or cet événement sportif eut lieu le 19 juin 1982, lors de la Coupe du Monde qui se joua en Espagne²². Notons, par ailleurs, que cette allusion répétée à l'intérêt passionné suscité par ce match de football, retransmis heureusement par le sacro-saint petit écran, donne l'occasion à J. Muno, parmi d'autres touches ironiques, de souligner, une fois de plus, des travers de notre société contemporaine.

Le projet

Rien d'étrange à ce que nous nous rencontrions, tous les jours, dans un train : j'avais comme Jean-Marie Bondieu un abonnement ordinaire de troisième classe. Il s'asseyait tout vis-à-vis de moi. Avec appétit, son visage cherchait le mien : petits yeux cerclés de chair rose, minces lèvres avides -une tête de poisson. Il se nourrissait de projets bénins, de ces minuscules espoirs d'eau douce qui pullulent aux abords des rives.

Il entr'ouvre la bouche d'un mouvement limité et haletant : il parle, il se nourrit. Mon regard glisse, malgré moi, sur un paysage sans imprévu ; près de nous, comme tous les autres jours, la dame aux cheveux gris tricote à points serrés et faciles un terne vêtement.

Jean-Marie parle de cette chose qui lui tient tant à cœur. Ne laissant rien au hasard, ne se permettant aucune pensée qui pût le distraire, il est grave, méthodique, opiniâtre. Jean-Marie parle de la chose qui ravit ses pensées et harcèle son désir. Désir

²¹ Cf. notre étude à ce sujet : «Comment le «petit homme seul» de Jean Muno devient «héros brabançon». Lecture d'*Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* comme roman de la belgitude» présentée dans le cadre du colloque «Romanciers et dramaturges à l'heure de la belgitude (1974-1985)», Coimbra, 16 & 17 novembre 2001.

²² Cette rencontre du premier tour intéressa particulièrement les Belges parce qu'elle leur rappelait un autre match opposant les mêmes nations lors de la Coupe du Monde au Mexique en 1970, affrontement qui s'était clôturé alors sur la victoire exceptionnelle de la Belgique par trois buts à zéro. Soulignons qu'il est peu probable que J. Muno se réfère ici à ce match-là parce qu'il s'était joué le 3 juin, ce qui ne pourrait pas correspondre à la chronologie de notre diégèse puisque Manderley décide de séjourner à Westende «un soir de juin» et que «les jours passèrent» avant que le protagoniste évoque cet événement sportif suivi en direct par ses compatriotes avec tant d'enthousiasme.

triste que l'on peut satisfaire et, après lui, le cortège tintinnabulant des petits efforts à accomplir. *Cet homme voudrait une automobile.*

Jean-Marie admet que sa vie est un paysage sans surprises. Il va ; il croise sans cesse sa propre route sans pouvoir s'orienter. Il faudrait découvrir la structure, les limites de ce paysage - du haut d'un point de vue. Inutile qu'il soit très élevé : le pays est plat. Jean-Marie croit qu'une automobile pourrait être un point de vue...

Ce printemps... Le vent d'avril, élégant et grêle, essaie de se réchauffer et gambade, là-bas, le long du chemin. De la main, Jean-Marie esquisse la danse saccadée de la brise... Nous sourions. Pourtant, près de nous, la dame aux cheveux gris n'a pas levé la tête ; elle tricote sans passion. Ce jour est donc pareil aux autres ? «Non, affirme Jean-Marie, c'est un jour de printemps. Fragile, insaisissable et unique. Je regrette les printemps que je n'ai pas vécus et ceux que je ne vivrai pas. On dit : «Cet homme a vingt printemps.» C'est qu'il importe avant tout de vivre cette saison-là de l'année. Et nous n'en avons chacun qu'une pauvre réserve... Si j'avais une automobile, je pourrais connaître plus d'un printemps par année, j'irais le chercher où il se cache, loin de la ville, je verrais ses visages les plus divers.»

C'est là une vérité qu'il avait pénétrée. Il ne l'avait pas entrevue, effleurée ; non, il l'éprouvait. Il ne se lassait pas de se régaler à son évidence et je prenais volontiers part à ce plaisir tant il est réconfortant.

«Ainsi, dit Jean-Marie, le dimanche...»

Lourd de la sève sucrée du projet, son visage se penche vers moi. Il paraît végétal.

«Le dimanche nous sortons, ma femme et moi. Peu après, nous sommes attablés à la terrasse d'un café qui s'appelle : *Aux Sans-Soucis*. Il y a de l'ombre ; nous ne parlons pas.»

Il s'est interrompu. Son regard glisse dans un paysage sans surprises.

«Je me répète que cette journée n'a aucun sens, mais cela changera dès que je la posséderai. Ma femme marche avec peine et notre appartement nous paraît si petit pour un dimanche. Ce café n'est pas loin et nous y retrouvons quelques personnes qui sont dans notre cas : elles ne possèdent pas d'automobile. Il y a aussi Monsieur Jules qui s'arrête là, de temps en temps... C'est une relation qui pourrait être utile.

Jean-Marie admire Monsieur Jules : il en vend, des automobiles...

Le bruit du train. Dehors le paysage est figé, l'air est pesant et tiède et parfumé comme la boue. Tout est imprégné de l'odeur de la terre qui se nourrit de feuilles mortes, de fruits pourris, de scarabées. La terre éclabousse, enlise, étouffe -trionphe.

Mais Jean-Marie sourit, il fait un interminable et minutieux exposé technique. Il montre des photos, des schémas, des prospectus. Il me confie qu'il vient d'acquérir un siège d'auto. Le soir, après le repas, il s'y assied. Il regarde sa femme, ne dit rien, aspire lentement la fumée d'une cigarette. Il monologue : «Si j'en ai une, je veux la connaître et comprendre sa voix...» Il n'attend plus qu'on lui réponde.

Les jours de pluie le rendent sentimental. Il n'a de cesse alors qu'il ne m'ait dit la mélancolie sirupeuse de son dernier dimanche. Il insiste sur ce qu'il aurait pu être s'il n'y avait pas cette absence qui le fait dépourvu devant la vie.

«Le dimanche est le jour où, quoi qu'on fasse, on doit s'arrêter, regarder derrière et devant soi. C'est ce ralentissement qui rend cette journée difficile à vivre. Les autres jours, on est comme dans ce train, tiré, poussé, déplacé sans choisir. Mais le dimanche, on est trop seul pour l'assumer sans peine. Trop libre. Et pour ma part, je n'ai aucun recours : je ne vais pas à l'église, je ne crois pas au football. Ma femme n'aime pas le cinéma où chacun peut vivre parmi ses mirages. Je ne m'habitue pas au dimanche. Tandis que tous les autres jours, si familiers... Je connais leurs rudes visages sans fard. Je suis rassuré quand je retrouve ce train, son odeur, son intimité fragile. Les gens vont quelque part, se croient nécessaires. Mille raisons plausibles justifient la fatigue du soir qui, lorsqu'elle est gratuite, me fait songer à une terrible chose. Je me demande si vous comprenez cela ?... Il est vraiment dommage que ma femme n'aime pas le cinéma. Pour aller ailleurs, il nous faudrait une automobile...»

Jean-Marie Bondieu fait ainsi de fréquentes allusions à son épouse. Elle m'apparaît comme une force contrariante et limitative qui le reflue obstinément dans l'espace étrié où règne le projet, sa lumière et ses ombres. À propos de sa femme, Jean-Marie ajoute :

«Irma, c'est le nom de ma femme. Je ne la juge plus, il m'arrive de l'envier. Excusez-moi de parler encore du dimanche, mais je crois que c'est un jour dont l'importance est considérable. Pour elle, le dimanche est le jour où l'on s'habille le mieux possible, où l'on se lève tard, où l'on marche à pas lents car les heures sont plus longues à mourir. Elle l'a accepté tel quel, et pour toujours. Un héritage.»

Il se sourit, hoche la tête.

«Il y a encore autre chose... Nous n'avons plus rien à nous dire, car il ne nous arrive plus rien. Cela me gêne, elle pas : elle admet que le rite dominical est muet. Chez

nous la boîte aux lettres n'abrite que ces prospectus anonymes, que l'on retrouve, deux jours après, souillés, dans les rigoles. Dérisoires petits papiers qui s'adressent à vous sans même vous nommer...»

Le bruit du train couvre sa voix. Il neige depuis hier soir. Le compartiment, les banquettes de bois, les vitres sans horizon, tout est en place. L'air est lourd et pèse en nous comme de l'eau bouillie. La dame-qui-tricote n'a pas encore levé la tête ; c'est comme si elle n'avait pas de regard.

Jean-Marie vient de retrouver les rails sûrs au bout desquels l'attend son rêve. «Ce qui me surprend, c'est que ma femme ne voit pas qu'une automobile serait un remède nécessaire. Car nous découvririons enfin les paysages tout neufs qui attendent derrière le voile épais de ceux que nous connaissons trop. Chaque week-end aurait sa petite aventure, sa menue découverte dont le souvenir cascadera à travers la semaine, parmi les projets d'autres plaisirs attendus avec une tranquille certitude. En outre -et je crois qu'il ne faut pas sourire- cette auto serait un peu notre enfant : nous pourrions parler de sa santé, de ses petits malaises, de ses caprices... J'ai oublié de vous dire qu'au début de mon mariage, j'ai beaucoup espéré un fils ; maintenant, je sais que ma femme ne peut pas en avoir.»

Les jours se suivent comme les couplets d'une chanson si répétée que les midinettes ne pleurent plus au dernier refrain. Le décor : le compartiment qui vibre toujours au même rythme ; les personnages : la dame tricote, Jean-Marie me regarde comme un objet. Qu'il ne soit surtout pas question de coupons, de contrôleurs, d'arrêts fortuits, de destination. L'horaire ? Celui-là, il est présent sans se montrer ; il tient toutes les ficelles en main. Vous avez beau dire... et s'il les lâchait ?

Jean-Marie vit dans un avenir dont il peut disposer. Je ne suis pas, je serai. Le présent, c'est cette eau grise où grouillent les espoirs caméléonesques, les découragements informes, les épargnes dérisoires. Sa femme s'oppose au projet, ergote, ironise, discute, hausse les épaules, reproche, est très patiente ce soir-là, ne comprend plus, se tait obstinément et ne regrette rien.

Un matin, sans que rien l'eût fait prévoir, Jean-Marie m'annonce qu'Irma a dit oui.

«Soudain elle m'a dit : oui. «Oui, nous l'aurons, ton automobile.» Elle a compris, tout peut changer. Le dimanche... Ma femme a le mérite d'être plus près que moi de la réalité. Dès qu'elle en parle, mon rêve n'en est plus un, il devient vrai. Elle dit : «Excuse-moi de t'interrompre mon chéri, mais l'essentiel c'est maintenant. Comment faut-il agir

maintenant pour l'acquérir ? Monsieur Jules ne t'a-t-il pas parlé d'un pour-cent²³ ?

«Un silence, sourire en coin.

«C'était vrai. Je dois avouer que je ne m'en souvenais plus...»

Un nouveau personnage vient de surgir dans les eaux grises peuplées d'infusoires. Monsieur Jules. Monsieur Jules et son pour-cent, Monsieur Jules et ses manies, Monsieur Jules et ses conseils, Monsieur Jules et ses relations. Petit pour-cent devient plus gros. De l'allégresse, de l'allégresse ! C'est le dernier refrain de la romance, celui-là même qui ne fait plus pleurer les midinettes. C'est de nouveau le beau mois d'avril et Jean-Marie est très heureux...

«Pour le mois d'août, nous l'aurons... Ce sera le plus bel été de ma vie...»

Il est parti en vacances pour quelques jours -peu importe où- avec Monsieur Jules et son auto. Une auto pareille à celle qu'il allait avoir. Il est évident que c'était la meilleure façon, pour sa femme et pour lui, de se faire une opinion définitive. Pourtant il n'aurait pas dû manifester tant de joie à quitter ce compartiment et ses banquettes de bois où nous savons tous qu'il devra bientôt se rasseoir.

Je l'ai vu quelques jours après son retour et il m'a paru changé. Non, pas exactement cela ; on aurait plutôt dit qu'il était revenu sur ses pas. C'était de nouveau le Jean-Marie d'avant l'enthousiasme, le Jean-Marie qui entrevoyait le projet et n'osait y croire, le Jean-Marie des longs dimanches...

Le projet ? Avant-hier, il m'en a parlé avec ironie.

Avec ironie.

Aujourd'hui... Voici le compartiment, la dame-qui-tricote, moi-même. Tout est en place.

Et Jean-Marie ?

Et Jean-Marie Bondieu ?

Il n'est pas là. Il n'est pas venu.

Il ne viendrait plus ? Est-ce possible ?

Car alors, si c'était possible...

Non.

Il est entré. Il s'est assis, il me regarde.

Il est vrai qu'il n'a plus qu'une toute petite chose à dire, une vaine, une banale parole d'homme qui ne restera nulle part. Il est pourtant pressé de la dire avant que le train s'ébranle.

²³ NDÉ : *pour-cent* en tant que substantif invariable est synonyme de *pourcentage* ou *ristourne* en français de Belgique.

Comme si nous n'avions pas tout le temps.

«Je crois que, de mon projet, ma femme n'a retenu que le rire gras de Monsieur Jules...»

Le train roule. Près de nous, la dame aux cheveux gris tricote un vêtement sans couleurs.

Série Noire

1.

L'inspecteur Rodriguez arqua le sourcil gauche (il était gaucher) et Manderley, dit Quatre-Épingles, cilla. Quelques instants plus tard, ils se retrouvaient aux toilettes, côte à côte, face au mur.

- L'Aspic te cherche.

- Moi ! Pourquoi ?

- Pour te trouver, c'est sûr.

Alors, là, pour une surprise ! Un malentendu peut-être, une lubie ? Mais on ne discute pas avec le Vipérin, c'est bien connu : on se taille. Manderley décida de franchir dare-dare la frontière la plus proche.

Le soir même, vers six heures, il découvrait la côte belge. La Panne, Koksijde, De Hoge Blikken²⁴, Frites-à-emporter... Il lui fallut ralentir : la circulation était devenue à la fois dense et nonchalante, crémeuse eût-on dit. Comme il s'efforçait de doubler un kartère à pédales²⁵, une prenante odeur caramélisée se rua dans son Alfa Grand Sport, lui ouvrant d'un seul coup l'appétit.

«Tiens ! Une spécialité locale !» se dit Manderley et, sans autre raison, il résolut de se garer.

Impossible. Pare-chocs contre pare-chocs tout au long des trottoirs. Et partout cette odeur chaude, appétissante...

Il songeait à reprendre la route quand le passage d'une course cycliste l'immobilisa dans une rue où une fanfare jouait en marquant le pas. Autour de lui,

²⁴ NDÉ : J. Muno a certainement voulu désigner ici la plus haute dune du littoral belge située à Coxyde/Koksijde et nommée en réalité *Hoge Blekker*.

²⁵ NDÉ : *kartère à pédales* est la version francisée du terme d'origine anglo-américaine *go-kart*, utilisé en Belgique pour désigner un petit véhicule sans carrosserie, à quatre roues et à pédales, de une à quatre places. C'est l'un des sports typiques pratiqués par les estivants sur les digues de la côte belge.

soudain toute proche, la foule des estivants. L'oeil vague, oscillant au rythme de la musique, la plupart mordaient dans des gaufres ou sculptaient des crèmes glacées d'une langue tendrement experte.

«Si j'avais le temps...» pensa Manderley.

Il avait le temps. L'instant d'après, il sortait de sa voiture. Pourquoi pas ? En arrêt sur le trottoir, les narines frémissantes... Pas d'hésitation possible ! D'ailleurs, à l'autre bout de la rue, une énorme gaufre fluorescente servait d'enseigne. On aurait pu s'y rendre les yeux fermés.

Losqu'il revint à l'Alfa, la fanfare jouait toujours et la course passait dans un charivari de klaxons. Il était un peu déçu. «Une liégeoise spéciale» avait dit la marchande, mais le goût ne tenait pas les promesses du parfum. Comme il avait les doigts collants de sucre, il ouvrit la boîte à gants pour y prendre un mouchoir de papier. La vue de son Luger lui fit comme un petit choc. Rodriguez, L'Aspic... vraiment, ça lui était sorti de l'esprit.

Se frottant machinalement le bout des doigts, il regarda autour de lui.

C'est vrai que l'Aspic appartenait à une autre planète. Le Cobra noir ! Avec ses lèvres minces, son costard vénitien, on ne pouvait pas l'imaginer dans cette ambiance bon enfant. D'ailleurs... Il eut un demi-sourire. «D'ailleurs, pensait-il, il me cherchera de Londres à Berlin, on peut lui faire confiance, sauf ici ! Pas un bar, pas un sauna, pas l'ombre d'une call-girl. Rien que des gaufres et des familles !»

Voilà comment, un soir de juin, et contre toute attente, Manderley dit Quatre-Épingles prit la décision de passer la saison touristique à Westende, entre Nieuport et Middelkerke, perdu pour la première fois dans la foule anonyme des vacanciers quelconques.

2.

Il loua un deux-pièces avec vue de biais sur la mer, par le vasistas des vécés. Moyennant un supplément raisonnable, on lui fournit la télé sans couleurs. Il relégua l'Alfa qui était un peu voyante (comme son passé) dans un parking de la périphérie. Et lui-même n'était-il pas un peu voyant, à force d'être citadin à Westende ? Sans doute. Après mûre réflexion, il s'offrit un ensemble de plage : short, lacoste, chaussures de jogging, socquettes assorties, et fringué comme un tennisman sans raquette (mais pourquoi la chemisette portait-elle l'inscription *Browning Club* ?) se mit à arpenter la digue, vers Nieuport ou vers Middelkerke, selon la direction du vent. Comme il avait les jambes un peu torses et les pieds en dedans, plus rien vraiment ne le distinguait des

autres vacanciers de son âge. Cependant, pour parfaire définitivement l'illusion, il acheta un chien : un prétendu fox, hypocondriaque et constipé, qu'il baptisa Bijou. Désormais, s'il l'avait croisé, même l'Aspic ne l'eût pas reconnu.

Les jours passèrent. Par la force des choses, Quatre-Épingles avait renoncé à ses habitudes de noctambule : le soir, il regardait la télé ou lisait le journal. Il continuait de faire beau, et les Belges qui, comme chacun sait, parlent très volontiers du temps, s'émerveillaient, répétant que c'était exceptionnel, qu'on se serait cru n'importe où sauf en Belgique, que cela ne durerait pas et qu'il fallait en profiter. En profiter, certes, mais comment ? Après avoir tâté du kartère à pédales (mais seul, ce n'était pas drôle), Manderley décida de se joindre aux boulistes qui fréquentaient le square. Il esquaissa même quelque chose avec une veuve accorte, qui visait comme un homme, et, pour marquer des points, l'emmena voir Ostende dans son Alfa. Le lendemain, il mesura son imprudence. Jasmine avait dû jaser : in petto les boulistes se posaient des questions, ce qui les empêchait de se concentrer. Repris par sa méfiance instinctive (ne l'avait-elle pas sauvé plus d'une fois ?), Quatre-Épingles renonça également à cette distraction.

D'autant qu'il avait fait une rencontre troublante. Un matin, sur la digue. Short et lacoste *Browning Club*, *Le courrier du littoral* sous le bras, il marchait d'un bon pas en direction de Middelkerke, le fond de l'air étant un rien frisquet, lorsqu'il avisa un quidam venant en sens inverse, short et lacoste *Browning Club*, en même temps que cette pensée biscornue lui traversait l'esprit : Où ? Qui ? Quand ? Ma parole, j'ai déjà vu ce mec quel que part.

Les pieds en dedans, les jambes noueuses : évidemment ce n'étaient pas des signes distinctifs. Outre des lunettes fumées, celui-ci portait un petit chapeau de toile vert et rouge, qui ne faisait pas sérieux du tout. Un bouliste peut-être ?... Soudain, comme le bonhomme arrivait à sa hauteur, le dévisageant avec un sourire indécis, Quatre-Épingles entendit distinctement un sifflement dans son oreille. Ssss !

Quoi ? Qui ?

Resifflement, plus appuyé : l'Asssse... pique !

Non, pas possible... Profitant d'un besoin de Bijou, il s'arrêta et, mine de rien, reluqua par-dessus son épaule. L'autre avait fait de même. Il frappait dans ses mains, une sorte de caniche roux se ruait vers lui. Ce chapeau, ces guibolles en rhizomes d'iris... Le Cobra noir, ce pépère ? Allons donc ! Il y a des limites au mimétisme !

Quelques jours plus tard, Quatre-Épingles retrouva son Alfa, à laquelle il rendait ponctuellement visite, affligée d'un pneu plat. Pas crevé, seulement plat. Pourtant cet incident le contraria outre mesure. Je dois me méfier, se dit-il, je m'empâte. Je perds l'habitude salutaire du qui-vive.

Comme pour la lui redonner, cette habitude, le lendemain sa télé tombait inexplicablement en panne. «J'arrive!» promit le réparateur. Bien sûr, il n'en fit rien. Ni ce jour-là ni les suivants. Manderley déserta la digue pour faire le siège du technicien, mais il avait beau plaider sa cause, le soir il se retrouvait invariablement au chevet du petit écran mort. Lugubre veillée. Le pneu, la télé, jamais deux sans trois... Dans sa tête, un feuilleton sinistre, toujours le même : le sourcil gauche de Rodriguez, le sifflement de l'Aspic et, en apothéose, quelque chose comme le fameux dimanche des Rameaux sanglants...

À la fin d'une soirée particulièrement pénible, alors que toute l'Europe se passionnait, sauf lui ! pour le match Belgique-Salvador, il prit le parti de nettoyer son Luger. En pensant au réparateur, à l'indestructible sourire de son épouse, et même à leur fille, une majorette d'une dizaine d'années, dont l'innocence sautait pourtant aux yeux...

C'est alors qu'on sonna.

3.

On avait sonné. Enfin ! Manderley se rua vers le parlophone.

- Allô ! C'est vous ? Allô ! Le dépanneur ?

Pas de réponse... La porte d'entrée ! Droit au but, évidemment, le soir de Belgique-Salvador !

- Entrez ! Je suis bien content de...

- Nous aussi, Quatre-Épingles.

Ils étaient deux. Short, lacoste *Browning Club*, pieds en dedans, etc. Aucun des deux n'était le réparateur.

- On est à Koksijde, au camping. Quand on a su que tu n'étais pas loin...

Le dénouement. Ouvrir une porte et là, brusquement devant soi, le dénouement ! Faut un moment pour se ressaisir.

- Tu nous attendais ?

- Pas vraiment, articula Manderley d'une voix blanchâtre.

Ils étaient entrés sans s'essuyer les pieds. Le premier avait *La dernière heure*²⁶ sous le bras (*La dernière heure* !) et, sur le crâne, un drôle de petit chapeau rouge et vert. L'autre, plus jeune, portait une pelle de plage en plastique et une serviette éponge écossaise à laquelle il paraissait très attaché.

²⁶ NDÉ: *La dernière heure* est l'un des grands qustidiens belges.

- Stanley, siffla l'Aspic (car c'était lui). Un ami de qui-tu-sais. Z'ont été à l'école ensemble.
- Arts déco, précisa Stanley. Enchanté.
Heureux de se rencontrer vraiment, après s'être tant de fois croisés sur la digue, Bijou et le caniche roux se faisaient des gâteries.
- T'es rudement bien installé, dis donc ! Et t'as jamais perdu une pièce ?
- Perdre une pièce ?
L'Aspic considérait les éléments du Luger disposés sur la table.
- Non, jamais.
- Faut jamais dire jamais ! fit-il, sentencieux, en glissant le percuteur dans sa poche poitrine. Stanley eut un bref ricanement et, comme Manderley le dévisageait :
- T'inquiète pas, c'est un tic. Je suis du genre qui rit sans cause.

On ne pouvait pas être plus clair : il avait un fort calibre dans sa serviette éponge. Le truc balnéaire classique. «Je me donne perdant à dix contre un», pensa Quatre-Épingles. Pourtant il s'était repris, souriant comme les deux autres, d'un sourire vachement aurifié. On ne pourrait pas se vanter d'avoir vu trembler l'homme ! Imperturbable au contraire, prêt à rebondir, à renvoyer la grenade. «Face au mur, les estivants ! Je vous raccompagne à votre camping !» Glacé.

- Vous ne voulez pas vous mettre à l'aise ? Le temps d'un petit remontant.
- T'es bien aimable, Quatre-Épingles, mais on a une autre idée. Tu vas rire ! On aimerait faire un château de sable.
- À cette heure !
- Y a pas d'heure pour l'amitié.
- D'accord.
Surtout ne pas les contrarier. Au point où l'on en était, seul l'excès de confiance pouvait leur faire commettre un faux pas.
- D'accord. Après tout, c'est les vacances. Demain on pourra dormir.

4.

D'un pas de promenade, précédés par les chiens, ils se dirigent vers la plage. Shorts, lacostes, etc., léger strabisme divergent de genoux et des pieds. Dans le sable mou, que les jeux enfantins ont bouleversé, la cadence se rompt. Manderley perd l'équilibre, mais ses compagnons le rattrapent.

- Gare à l'entorse !
- Les pharmacies sont fermées.
Une mare. Pour la traverser, ils enlèvent chaussures et socquettes. Puis leurs pieds nus souffrent parmi les coquillages brisés.
- Excusez-moi, dit Manderley, j'ai la plante sensible. Je vais remettre mes baskets. Si

vous pouviez me passer l'essuie²⁷...

- Pas la peine. On arrive.

En effet, rien à répondre. De toute manière la feinte était un peu grosse. L'intimité de la mer, ses clapotis, menus déferlements, baisers froids... brrr ! Quelques rares points lumineux, phares ou barques, et derrière la digue, tout à coup si lointaine, la petite ville comme un fanal noyé.

- La dernière fois que j'ai fait un fort, c'était à l'île de Ré. Il y a bien dix ans, ça ne nous rajeunit pas ! Pour un gars qui s'appelait Jules. Jules-le-Toubib. Plutôt sympa.

Il y avait de la nostalgie tout à coup dans la voix de l'Aspic, comme un avant-goût d'émotion. Stanley ricanait.

- Je vous embête avec mes histoires, je sais. Jules-le-Toubib, c'est un nom qui ne dit plus rien aux jeunes.

Nouveau ricanement.

- J'aime pas ton tic, fit sèchement Manderley.

- Laisse-le ! C'est lui qui a raison. Le passé, c'est le passé : faut regarder l'avenir... et refoulant tout attendrissement, l'Aspic se mit à exposer son plan. Classique, remarquez, mais efficace. Ici, un trou bien profond, et là, juste derrière (*La dernière heure* lui servait de verge magistrale) avec le sable retiré, pelletée après pelletée (il mimait), le fort proprement dit. Massif, râblé, un peu comme moi. Un tas, quoi ! sans fioritures. Un tas bien tassé, à l'ancienne, comme dans l'île de Ré ! Avant de l'entreprendre, ce tas, la mer devrait d'abord remplir le trou, là, ce qui lui ferait perdre du temps, vous comprenez ? surtout qu'elle n'était pas forte. Et comme ils n'avaient qu'une bêche, ils se relayeraient, mais oui ! comme dans l'île de Ré ! ça non plus n'était pas très difficile à comprendre...

- T'expliques bien, remarqua Stanley, mi-figue mi-raisin. Un vrai professeur !

- Je commence. Le privilège de l'expérience... Vous allez voir !

De toute évidence, il avait la manière, le bon coup de main, de pelle et de poignet. Après lui, ce fut au tour de Stanley, qui lui confia la serviette éponge avec des précautions:

- Prends garde, elle est...

- Je sais. Tu me prends pour un débutant ?

- Je peux la tenir si vous voulez, proposa Quatre-Épingles, mais encore une fois la ficelle était un peu grosse.

L'ouvrage avançait rondement. La mer aussi.

- À toi, Manderley ! Vite !

²⁷ NDÉ: *Essuie* est synonyme de *serviette* -ou de *torchon*, suivant le conteste- en français de Belgique

Les premières vaguelettes étaient à moins d'un mètre. Toujours très calme, maître de lui, Quatre-Épingles s'accroupit au bord du trou : à bras tendu, la pelle ne touchait plus le fond.

- Bravo, les gars ! Vous avez fait tout le boulot.
- Alors tu sautes dedans ! Comme le Toubib !
- Dans le regard de l'Aspic se lisait une détermination froide.
- Sans blague ! Pourquoi moi ?
- T'es le troisième, non ?

Stanley. Il braquait la serviette éponge. Le suspense touchait à son terme, et ça les rendait nerveux. Émoussillés, blagueurs. Davantage même : spirituels.

- Au trou, flemmard !
- Elle monte encore pendant trois heures !
- Elle est pas feignante, elle !
- Le bain de minuit, Quatre-Épingles ! Comme à Miami !
- T'auras le temps de faire des bulles !
- Puis ce sera l'heure du gros dodo !
- Du marchand de sable !
- Des braves ! Merde ! Qu'est-ce que...

Un clébard en bordée, genre épagneul, Bijou et le caniche au train. Un maelström aboyant, dans les jambes de l'Aspic d'abord («Vous pourriez pas le tenir, non !») puis dans celles de Stanley qui, déséquilibré, lâche la serviette éponge. La volte-face ! Manderley a plongé.

5.

Donc, la volte-face qu'on n'attendait plus. Manderley plonge -quel réflexe ! quelle détente à son âge !- palpe le poids du gros calibre, se redresse en roulé-boulé, et hop ! d'un geste de basketteur, dégage. But ! Le colis au fond du trou.

Tout le mouvement n'a pas pris dix secondes. Stanley n'a plus que ses poings.

- Salaud ! grogne-t-il. Une serviette toute neuve ! Va la chercher !
- Emballage perdu !
- Grand Charlie ! Au pied ! Au pied, Grand Charlie !

Une petite personne blonde, de la curiosité plein les mirettes. Les seins lourds, le ventre rondelet. Elle est visiblement nue.

- Tu n'as pas honte, Charlie ? Effrayer ces Messieurs !... Je suis confuse, ajoute-t-elle en se troublant. J'allais prendre un bain de minuit.
- Comme à Miami ! s'exclame Quatre-Épingles. Quelle coïncidence ! Mes copains et moi, on avait justement la même idée.
- C'est plus le moment, fait l'Aspic.
- Je te le déconseille, grogne Stanley. L'eau est froide.
- Tant pis ! rigole Quatre-Épingles, et il s'effeuille à toute allure, semant autour de lui son short, sa lacoste *Browning Club*, ses chaussures de jogging...
- Tes chaussettes ! lui crie l'Aspic.
- J'oubliais ! J'ai plus ma tête à moi.
- Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? demande Stanley qui s'énerve. Il va nous échapper !

Main dans la main, le couple improvisé entre frileusement dans l'eau, bravant bravement les vagues grisâtres. Jusqu'aux mollets, aux genoux, à mi-cuisses... «Vous m'êtes très sympathique, dit la petite platinée. Tous les autres sont devant leur télé... Moi, le football ne m'intéresse pas.»... Soudain Stanley se met à hurler :

- On te retrouvera, Quatre-Épingles ! Même à la Costa Brava !
- Calme-toi, dit l'Aspic en cherchant à l'entraîner. C'est pas la peine.
- Même à la Costa del Sol, on te fera la peau, Quatre-Épingles !
- Le premier à l'île ! lance joyeusement l'inconnue de la nuit. Son compagnon et elle plongent ensemble, une même gerbe d'écume, droit devant eux. Ils prennent le large.
- Salauds !
- Calme-toi, je te dis... Viens !

Retour mélancolique, défloraison des tueurs bredouilles. Ah ! le poids des carnaissières vides ! Crissement des petits coquillages, mare peu profonde, odeur pourrie des algues... cahin-caha jambes torsés et pieds en dedans... L'Aspic a oublié *La dernière heure*.

- Je comprends plus, se lamente Stanley en secouant la tête. Pas de clair de lune, pas d'île, et ce trou qui n'a servi à rien.
- On a cru bien faire, souviens-toi. Pas de sang, pas de bruit. Comme dans l'île de Ré.
- On a pas arrêté de faire semblant !
- T'exagères ! J'ai tout de même son Luger !

Ils sont arrêtés au pied de la digue, enfoncés jusqu'aux chevilles dans le sable mou. Fouillant sa poche de poitrine, l'Aspic en sort le perceur, le montre à Stanley, puis, écartant les doigts, le regarde tomber. D'un coup de talon, il l'enfouit.

- Il y a une chose que tu apprendras, Stanley, quand tu auras mon âge : dans le sable mou, c'est dur d'être un dur.

Et il frappe dans ses mains pour appeler le caniche roux.